

ETIEMBLE

**RETOURS
DU MONDE**

essais

nrf

GALLIMARD

AVANT - P R O P O S

Je ne voyagerai plus guère : le temps m'est court, et je m'aperçois un peu tard que, si j'ai donné bien des jours aux tombes thébaines, quelques-uns aux grottes de Touen-houang, je ferais bien d'aller voir d'un peu près, tout près de moi, cet art roman de Normandie que je connais encore assez mal, cet art roman du Poitou, dont je ne connais que des images. Il est grand temps pour moi de découvrir la France.

Voici donc un bilan de ce que m'ont donné quelques-uns des pays dont je me suis construit. S'il paraît peu en proportion avec le nombre d'années, ou de mois, que je passai là ou ici, c'est d'abord qu'il est beaucoup plus malaisé d'écrire sur un pays très familier que sur celui que l'on découvre. C'est aussi que le livre a disparu que je préparais sur les Etats-Unis de 1937 à 1943, et qui, confié à la valise diplomatique de la France libre, s'évanouit très bien dans les bureaux d'Alger. Les Yanquis devaient y avoir des amis. Ce livre est ici remplacé par trois articles qu'on me commanda, et qu'on me refusa, sur trois aspects de la politique américaine.

Au moment où nous voyons remonter la barbarie, je ne veux que porter un témoignage encore en faveur de l'humanisme, que refusent aujourd'hui les « gauchistes » parce que la droite l'étrique et le monopolise. Si pourtant vous renoncez à l'humanisme, à quoi bon l'homme?

PRÉFACE

Les voyages déforment l'âge mûr

On ne voyage vraiment que pauvre, ou assez pauvre : le chemineau de mon enfance, les moines mendiants de jadis, la grand-route et les chemins creux leur en apprenaient beaucoup plus qu'à nos cadres, hommes d'affaires, commerçants aisés, l'Intourist ou l'Agence Cook.

J'ai vu quelques pays, entre vingt et quarante ans, mais le plus souvent dans des conditions que refuserait aujourd'hui le plus chétif des clients de l'American Express. De 1937 à 1948, en particulier, je vécus hors de France, à peu près constamment. Je m'établis au Mexique, aux Etats-Unis, en Egypte; en outre je passai un mois aux Antilles, deux en Algérie, quelques jours au Liban.

Aux Etats-Unis, j'étais pauvre. Du fait de la guerre, la loi de l'offre et de la demande jouait encore plus cyniquement. Mon salaire de jeune professeur à l'université de Chicago était sensiblement inférieur à celui du garçon laitier qui chaque matin déposait à ma porte les œufs ou le lait dont je ferais le plus nourrissant de mes menus. Au Mexique, où je passai en tout dix-huit mois, je vécus une année au moins dans une étroitesse à ce point rigoureuse qu'un tube de pâte dentifrice m'était un luxe rare. Je me lavais les dents au savon. Je ne regrette rien; car je connais les Etats-Unis et le Mexique. Quand on a plusieurs fois traversé le continent de Chicago à Laredo (Tex.), de Nouïllorque à Phœnix (Ariz.), en dernière classe

et non point dans ces wagons-lits que prodigue Hollywood, on en sait long sur la propriété corporelle et sur la misère sexuelle de ses compagnons de voyage. Quand on a bringuebalé au Mexique en dernière classe des chemins de fer, au milieu des ballots que trimbalent les Indiens, ou encore dans les autobus qu'ils fréquentent à peu près seuls (tout gringo, tout gachupin¹ étant possesseur ou locataire d'une voiture), on découvre, notamment, que la femme mexicaine du peuple est plus soignée, beaucoup plus, que la bourgeoise yanqui qui se prélassé en wagon-lit et qui, dans les rest-rooms, comme on dit pudiquement pour désigner les toilettes, se conduit de façon à révolter une Européenne de même milieu (j'en ai vingt témoignages); ne parlons pas de ce que penserait une Mexicaine. Mais pour avoir fait la queue en attendant au Pérou l'autobus, haut dans la montagne, je dois avouer que l'odeur m'y était aussi pénible que me reste agréable le souvenir des autobus mexicains.

Pour connaître un pays, quel qu'il soit, il faut donc vivre près des humbles et se mêler à eux. Autrement, on ne sera qu'un touriste : espèce entre toutes ridicule. Pour connaître un pays étranger, il faut également s'isoler, sans faiblesse ni compromission, de la colonie à laquelle on appartient. Français, fuyez les Barcelos de Mexico, les catholiques du Caire, les békés des Antilles. Les Barcelos de Mexico reconnaîtront que le Mexique offre d'assez beaux paysages; et leurs épouses avoueront que « c'est fou, c'est chou, Chichen-Itza ». Pour ajouter aussitôt : « Quel dommage qu'il y ait partout ces Indiens! » Impossible de leur faire comprendre que le Mexique est terre indienne, que ce sont des Indiens qui bâtirent les monuments, rédigèrent les codices. Descendez à Cuernavaca, vers les terres chaudes. Si vous y rencontrez des Européens, ou des Gringos (et le diable sait qu'ils y foisonnent), ils gémiront contre ce fichu pays où il n'y a pas de fruits. Les Français pleurnicheront sur les Cœurs-de-pigeon ou la Doyenné du comice. J'aime la Doyenné et le Cœur-de-pigeon.

1. Le gringo est le yanqui; le gachupin, l'Espagnol de souche.

Mais où trouve-t-on ailleurs qu'au Mexique une telle profusion de fruits, les plus beaux, les plus savoureux? Les cent variétés de bananes auprès desquelles ce que nous mastiquons ici sous ce nom n'a consistance et saveur que de ouate hydrophile; les variétés du sapote (ah! le sapote noir); les anones, que nos pédants veulent appeler chirimoyas; la papaye, qu'on ne tolère au début que relevée du jus de limon, mais que bientôt on sait apprécier toute nue; les mammées à la chair coq-de-roche; les ananas gros et rugueux comme hure de sanglier, les avocats, dix autres fruits tous à qui sera le plus succulent. En Egypte, mêmes réactions dans les milieux européens. Et aux Antilles donc! Partout, le remugle du racisme! Le tourisme crée ou confirme les préjugés. Si je crois avoir à peu près compris les Etats-Unis, c'est sans doute pour avoir choisi d'y vivre aux quartiers juifs de Chicago, de Nouïllorque. Dès que je donnais mon adresse, la réaction de mon interlocuteur me permettait infailliblement de comprendre à qui j'avais à faire au juste. Qu'un homme qui n'est pas juif choisisse de s'installer au ghetto, c'est louche, non? Alors, quand on me dit qu'il n'y a pas de ghettos aux Etats-Unis...

Voyager, ce n'est pas seulement boire à Boston le bourbon, à Glasgow l'écossais (car votre scotch, figurez-vous, c'est tout bêtement de l'écossais), la vodka Stolitchnaïa à l'hôtel Ukraïna. C'est manger la tortilla (la crêpe de maïs), et le frijol (un haricot rouge) avec les petits bougres du plateau mexicain; c'est boire à Huehotzingo le pulque, au Pérou la chicha (même si on ressent un haut-le-cœur à la vue des édentées qui mâchent le grain dont se fait la boisson mousseuse). Montaigne l'humaniste avait raison, qui se reprochait comme une faiblesse de n'avoir pu aimer la bière. Voyager, ce sera donc se faire indigène du pays où l'on débarque : et d'abord, en apprendre la langue, si par infortune on ne la sait pas encore. Trois phrases cueillies au vol, l'entretien d'un chauffeur de taxi, vous en apprendront bien plus sur un pays que les haut-parleurs quadrilingues de vos « cicermetics » officiels.

Voyager, ce sera aussi fréquenter une ville étrangère au

moment précis où les touristes s'en éloignent : durant les émeutes raciales, ou celles que produisent la passion politique, la misère, les conflits langagiers. Si j'ai longtemps à l'avance annoncé la fin de Farouk, c'est sans doute que j'en savais long sur ce « roi » par son beau-frère; c'est surtout que, sitôt que ça bardait ici ou là dans sa bonne ville d'Alexandrie, je coiffais le tarbouche qu'en principe j'étais tenu de porter en ma qualité de fonctionnaire égyptien et priais mon soufragui (autrement dit : mon bon à tout faire) de m'accompagner. Comme je ne faisais que baragouiner l'arabe et que lui, Soudanais musulman, ne risquait rien, je ne voulais pas manquer ce qui se disait durant les bagarres, les pillages; parfois, les émeutes. Quand je voyais piétiner l'image du roi des putains (comme en ces circonstances on appelait Sa peu gracieuse Majesté) ou les étudiants fraterniser avec les policiers, cependant que, dans la rue voisine, une colonne de pillards promenait le butin des boutiques grecques derrière deux voyous dont l'un brandissait le Coran, l'autre l'image du Roi bien-aimé, désarmant ainsi les longs bâtons de la police, j'en apprenais un peu plus qu'en lisant le Journal d'Égypte tout acquis à la cour.

Quand on n'est pas très riche, et surtout quand on est pauvre comme je le fus au Mexique, il est vrai qu'on ne « fait » pas toujours tout ce que « font » les cadres supérieurs, les P.D.G., les « V.I.P. » en vue de nourrir les substantielles conversations du pousse-café : « — Connaissez-vous Prétoria? — Non, mais j'ai fait Khajuraho. — Et moi, Chichen-Itza. » En dix-huit mois de Mexique, je n'ai pu « faire » Chichen-Itza. Je ne connais le Yucatan que par les ouvrages qui en traitent. Bien que j'aie longuement séjourné près du Grand Canion, comme je n'avais pas un dollar vaillant qui me permît « l'excursion », je n'ai pas « fait » ce canion-là. En revanche, deux mois à Sedona dans le « canion du nant du chêne » m'ont mieux instruit sur l'Ouest, la grande peur de 1929-1930, que vingt ouvrages de spécialistes. Parce que j'avais échoué là faute d'argent, j'y fis amitié avec le vacher qui avait fourni à Zane Grey le plus

clair de sa documentation pour sa littérature sur l'Arizona, et un vieux médecin anarchiste, le docteur Woodcock, dont j'appris plus tard qu'il s'était suicidé avec autant de noblesse et de discrétion qu'il en avait mis dans sa vie.

Parce que j'avais très peu d'argent, le pays de L. B. Johnson, du lynch, du poll-tax, du no dogs and Mexicans allowed (à San Antonio, Texas), de la guerre au Viêt-nam est donc aussi pour moi celui de ces deux justes, de ces frères humains.

Depuis 1949 (j'avais alors quarante ans) j'ai voyagé encore, mais trop confortablement parfois, et toujours beaucoup trop vite. Les années passent; le temps me presse. Un mois de Chine; à peine un mois pour l'Inde; aussi peu pour le Japon. Voilà où j'en suis, maintenant. Par bonheur, durant mes années de vaches maigres, j'appris à voyager; je me suis formé l'œil; je vois assez bien ce qu'on me cache ou ne me montre pas. Si j'ai « fait » moi aussi le Tadj Mahal au clair de lune, ce fut en compagnie d'une Indienne intelligente qui m'entretint (et Maurice Duprez avec moi) de la condition qui reste en son pays celle de presque toutes les femmes. Pour compenser les repas qu'il fallait prendre dans les meilleurs hôtels, j'ai voulu, une fois au moins, manger dans un endroit pour hindouistes pauvres, et j'ai visité quelques villages qui n'étaient point modèles : ceux qui prouvent à quel point le roman de Prem Chand, La Vache (qu'on devrait publier en France, non pas tant pour sa valeur littéraire que pour sa qualité sociologique), demeure, trente ans après, atrocement « actuel ». Quelques jours de tête à tête avec un ami japonais, en vivant constamment à la japonaise, m'en ont plus appris sur son pays que tout le reste du voyage. Suis-je en Russie? je ne vois que des Russes; en Hongrie? que des Hongrois; en Pologne? que des Polonais. Voilà ce que ne peuvent jamais s'offrir les « touristes » à la page. Je sais qu'on leur montre désormais la famille américaine idéale, the typical American family, celle qui fait métier de se montrer aux étrangers; cette nouvelle forme de prostitution ne vaut pas mieux que celle des villageoises de Marken ou de Vollandam, qui attendent, tout costume dehors,

que le gogo de touriste vienne « la prendre » en photo (comme des citadines ailleurs attendent que le gogo de miché vienne les prendre au sens propre).

Egalement aptes à nous abrutir avec méthode, on discerne aujourd'hui deux sortes de tourisme : le tourisme conçu à l'américaine pour ceux des Yanquis qui ne sauraient voyager sans leur coca-cola, leur insipide pain en tranches, leur café au lait dont on arrosera la soupe de poisson (vu, de mes yeux vu, à Cannes, en 1966); tourisme où sans jamais quitter Middletown, ou le XVI^e arrondissement, on « fait » tout ce qu'il faut avoir « fait ». Ce touriste-là vous demandera ingénument, à Tokyo : « Y a-t-il des gens cultivés au Japon ? » (entendu, de ma seule mais fine oreille, en 1964). L'autre tourisme, à la manière du Club Méditerranée : paréos, colliers de fleurs, vahinés, si on « fait » le Pacifique; couscous et djellaba, si on officie au Maroc. On se mélange beaucoup sexuellement et même un petit peu socialement (grâce à l'uniforme exotique). Pour rien au monde on ne se mêlerait à la vie des Tahitiens; à celle des bergers berbères.

J'oubliais les photos! Eh bien, j'ai trouvé la solution. Je ne la vends pas. Je la donne. Je propose que les touristes, tous, soient rigoureusement confinés dans leur pays d'origine. On leur fournira contre argent comptant bien compté toutes les diapositives conventionnelles des sites qu'il faut avoir « fait ». Ils se les projeteront, inviteront à leur gré leurs amis; raconteront leur voyage. L'honneur est sauf, non? L'Unesco vend d'excellentes séries savamment commentées, que le touriste à domicile apprendra par cœur, s'il en est capable, pour les réciter à son auditoire. « J'arrivai aux grottes des Dames de Sigiri. Ah! j'oubliais de préciser que c'était à Ceylan... » Le voyageur, le vrai, je propose qu'il circule sans visa, mais pourvu d'un sauf-conduit universel. Je lui conseillerai, même à lui, de ne pas gâcher trop de pellicule, dont Pierre Verger ou Cartier-Bresson feraient un meilleur usage. Il m'arriva d'accompagner au Mexique Pierre Verger, quand il préparait un album sur ce pays. Nous assistâmes ensemble à quelque

fiesta. Je sais ce qu'il en tira, lui, et *publia*. J'ai gardé mes photos. Je peux comparer. Depuis, j'ai réussi quelques images passables de l'Égypte, du Mexique et d'ailleurs. Je continue pourtant à me méfier de moi : jamais, hélas, je ne saurai obtenir un seul cliché qui vaille les leurs. Toute l'Inde, tous les États-Unis, tout le Mexique, toute la Turquie s'imposent là irréfutables; à Cartier-Bresson, il suffit de quatre ou cinq déclics!

Je veux ruiner Kodak, c'est clair. Ne vous affligez pas : je n'y parviendrai point. Le tourisme va prospérer; abrutir mieux que jamais les « cosmopolites » de palace. Déjà, il m'arriva de circuler au pas, en rangs par vingt, pour « faire » un des hauts lieux de la statuaire japonaise, cependant que des haut-parleurs endoctrinaient un troupeau d'écoliers. L'autre mois, à l'exposition Vermeer, un gardien zélé faisait activement circuler, étrangers compris, ceux des spectateurs qui étaient assez indiscrets pour s'attarder plus de dix secondes devant la Vue de Delft. Tel est l'avenir du tourisme : obligatoire sous peine de mort. Il faudra en venir là pour faire marcher le commerce, notre veau d'or.

Permettez-moi donc d'accorder ici une pieuse pensée à Pythéas le Massaliote, qui découvrit tout seul les îles du nord de l'Angleterre; au discret Hannon, à son fameux périple; à Fa Hien (340-416) qui partit âgé de cinquante-neuf ans et ne rentra chez soi qu'à soixante-treize, ayant parcouru à pied le Kan-sou, la région du Lob-Nor et de Touen-houang, l'Inde, Ceylan, Java; à Hiuan Tsang, qui resta douze ans par monts et vaux de l'Inde; à ces moines intrépides qui, sous la dynastie mongole, allèrent à pied de Paris à Karakorum pour rencontrer les khans tatars. Salut à Plan Carpin, Rubruquis, à Oderic de Pordenone, que je voulais éditer quand j'avais vingt ans, et en compagnie de qui je « fis » l'Eurasie quelques semaines durant au British Museum. Point de safaris organisés, en ce temps-là; de vraies bêtes bien sauvages vous attendaient à chaque tournant. Point de « Chaîne Hilton » pour assurer le gîte d'étape. On couchait sur la dure, à la belle étoile. C'est

pourquoi nous lisons encore Rubruquis, Hiuan Tsang¹. Nul jamais ne préfacera les notes de voyages d'un client de l'Agence Cook. En ce siècle de tourisme, puissent les pèlerins bouddhistes, puissent les moines franciscains du Moyen Age nous rendre le sens du voyage! Mais, au fait, lisez l'admirable bouquin de Vincent Monteil, Soldat de fortune. Voilà le voyageur, le vrai, le courageux, le pur, tel qu'on ne le croyait plus possible au XX^e siècle.

1. Voyez, chez Calmann-Lévy, *L'Inde du Bouddha, vue par des pèlerins chinois sous la dynastie T'ang, VII^e siècle*, 1968.

RETOUR DES ANTILLES

1944

Aimé Césaire et « Tropiques »

« Terre muette et stérile. C'est de la nôtre que je parle... Point de ville, point d'art, point de poésie. » Il s'agit de la Martinique. C'était sans doute vrai en 1939. Ce ne l'était plus tout à fait en avril 1941, lorsque Aimé Césaire exprime ce regret en présentant *Tropiques*, revue « culturelle » publiée à Fort-de-France. « Il n'est plus temps de parasiter le monde. C'est de le sauver plutôt qu'il s'agit » écrivait Césaire; « il est temps de se ceindre les reins comme un vaillant homme ».

Pour avoir lu dans *Volontés*, en 1939, son *Cahier d'un retour au pays natal*, plusieurs lui faisaient confiance : n'eût-il écrit que cette image : « ma race, raisin mûr pour pieds ivres », ou cette phrase : « et le lit de planches d'où s'est levée ma race tout entière, ma race de lit de planches, avec ses caisses de kérosène, comme s'il avait l'éléphantiasis, le lit... », l'auteur s'emparait de notre estime. Même à Nouillorque, nous savions que Césaire existait, qu'il n'avait rien perdu de son élan. Breton lui ouvrait *VVV* et Péret saluait en lui « le seul poète » qui nous soit né depuis vingt ans. Jugement de valeur sur-réaliste, soit. Reste que le *Cahier d'un retour au pays natal* vient d'être traduit en espagnol et de sortir à Cuba, illustré par Wilfredo Lam; reste que, depuis juin 1941, *Tropiques* existe.

Il faut ici rappeler un passé sordide : en juin 1941, Hitler règne en Martinique, par amiraux interposés. Les blancs se

terrent, ou collaborent (exceptons l'évêque, un rhumier, le trésorier payeur). Nulle nouvelle du monde encore libre; pas une revue, pas un livre. Affamés et matraqués par des soudards, les Martiniquais devaient en outre écouter, en guise de *Marseillaise* : *Maréchal, nous voilà*. C'est alors que Césaire parla, et avec lui Suzanne Césaire, et avec eux René Ménil, Georges Cratiant, etc. Tous noirs, et pas même « bons nègres »; tous « mauvais nègres » : Français. Et que disaient ces « mauvais nègres », en leur excellent français, eux qui auraient dû babiller en créole? « Où que nous regardions, l'ombre gagne. L'un après l'autre, les foyers s'éteignent. Le cercle d'ombre se resserre, parmi des cris d'homme et des hurlements de fauves. Pourtant nous sommes de ceux qui disent *non* à l'ombre. » Et s'ils parlaient de Péguy, c'était pour interdire à Vichy d'en parler, « louanges pires que des injures. Les hommes au regard darne ne comprirent pas que passait devant eux, terrible, accusatrice, l'incarnation de la véritable grandeur ». La censure ne comprit pas le mot « darne », mais elle reconnut quelque part dans *Tropiques* les syllabes du mot proscrit : liberté.

Dieu, je veux dire la liberté

Elle assigna donc deux flics à la filature de ce « trop piqué » — comme on disait spirituellement. Césaire répondit par un manifeste qui disait leur fait aux « flics et flicailleurs », à leurs « sourires de kystes suppurants ». Le quatrième cahier, toutefois, atténua les inquiétudes des censeurs : on y parlait du folklore martiniquais, on y donnait des contes créoles : du bon régionalisme, n'est-ce pas. Il suffisait pourtant de lire ce numéro : « Quand l'homme, écrasé par une société inique, cherche en vain autour de lui le grand secours, découragé, impuissant, il projette sa misère et sa révolte dans un ciel de promesse et de dynamite. » Ou bien, du milieu d'un texte d'apparence surréaliste, surgissait ce grand cri : « Ah! vous ne m'empêchez pas de parler, moi qui fais profession de vous

déplaie... je maudis l'impuissance qui m'immobilise dans le réseau arachnéen des lignes de ma main. » « Accommodez-vous de moi. Je ne m'accommode pas de vous. » Soucieux de se montrer libéral, l'amiral Robert interdit aux imprimeurs martiniquais de travailler pour Césaire. En février 1943, un cahier double sortait des presses de l'Amiral, celles du gouvernement. Les flicailleurs n'avaient pas prévu tant d'audace. Il fallut se démasquer, interdire *Tropiques*.

Le ban ne fut levé qu'après la libération des Antilles françaises. *Tropiques*, de nouveau, paraît tous les trois mois. En février 1944, c'était le dixième cahier.

En lisant la collection complète, on remarque une évolution, ou plutôt une révolution surréaliste. Pour l'absoudre, il faut comprendre la raison de cet engouement. En route vers l'exil, André Breton passa par Fort-de-France. Pour Césaire et pour ses amis, cette rencontre fut merveilleuse; très exactement : celle du merveilleux. « Abîmes du merveilleux. Liberté, cet autre abîme », écrira Suzanne Césaire. Et encore : « André Breton, le *plus riche*, le *plus pur*. » Les cahiers 6-7 sont presque entièrement dédiés à Lautreámont; les cahiers 8-9, à l'exaltation de Breton. Ce ne serait rien, si l'engouement surréaliste n'impliquait quelque complaisance pour des textes qui n'ont d'autre vertu qu'orthodoxe. Voici par exemple quelques-unes des quarante et une raisons pour lesquelles Brauner réclame notre admiration :

« Vous aimerez ma peinture :

17 parce qu'elle est prophétique

20 parce qu'elle est... dialectique

25 parce qu'elle est surestimante

32 parce qu'elle est matérialiste

35 parce qu'elle est délirante, obsédante, etc. »

C'est également par souci doctrinal, ou doctrinaire, que l'on interprète un sonnet mallarméen (*Ses purs ongles...*) selon l'esthétique de l' « érotique-voilée » telle que suggérée dans *Minotaure*; il y faut deux contre-sens sur *ptyx* qui est *coquillage* et nullement *superposition du mot à la pensée*), sur *nixe*

nrf